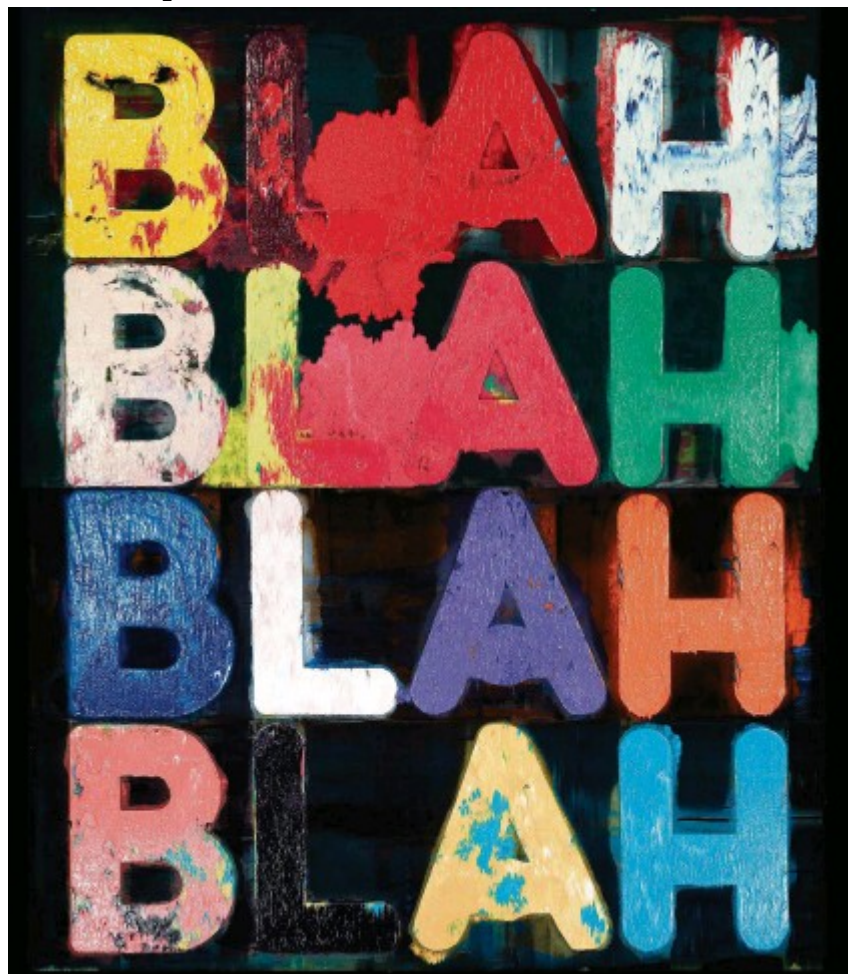


Où les génies des langues se parlent

« Après Babel, traduire », une passionnante exposition au Mucem, à Marseille

Le Monde · 17 Feb 2017

Un graphique du linguiste Mark Liberman permet de savoir comment les Chinois disent « c'est du chinois pour moi »



julie clarini

En hébreu, la racine étymologique qui mène à Babel est bien emmêlée. Elle passe quelque part entre « confondre » et « embrouiller », rappelant la pagaille suscitée par la diversité des langues – châtement aussi soudain que divin. A Marseille, dans l'exposition «Après Babel, traduire» proposée par le Mucem, ce désordre semble une bénédiction tant sont beaux les faits et gestes de culture qui en sont issus, tant sont remarquables ces mouvements vers l'autre qui se sont exprimés dans l'acte de traduction. Tant, disons-le, le bordel du monde est joyeux, pourvu que l'on trouve de la joie à sauter les frontières.

Barbara Cassin le sait bien. La philosophe est la commissaire de cette exposition dont elle a aussi dirigé le catalogue (Actes Sud/Mucem, 264 p., 35 €), riche de contributions d'Alain de Libera, Gisèle Sapiro, Souleymane Bachir Diagne... Elle publie parallèlement un Eloge de la traduction. Compliquer l'universel (Fayard, 248 p., 19 €), dans lequel elle revient sur la place qu'occupe la traduction dans

son oeuvre et plus largement dans sa discipline. Helléniste, elle est confrontée d'emblée à l'énigme du «barbare», ce mot par lequel les Grecs désignent celui qui est privé de la parole (du « logos ») et dans lequel on entend couler l'onomatopée: un infâme «bla-bla» sort de la bouche du non-Grec.

Cette division primordiale, qui veut que chaque peuple se considère comme le propriétaire de la langue universelle, ouvre l'exposition : un tableau du peintre américain Mel Bochner (Blah, Blah, Blah, 2011), des vases grecs antiques ornés de guerriers scythes, une statuette de terre cuite chinoise du VIIe siècle représentant un «long nez», un graphique du linguiste Mark Liberman qui permet de savoir comment les Chinois disent «c'est du chinois pour moi». Nous y sommes. Dans un joyeux palais des glaces où tout se reflète en miroir. Cela peut donner le vertige, comme le provoquerait l'ascension de la tour de Babel – bancal sous le pinceau de Brueghel l'Ancien (1563), telle celle de Pise. Cela peut susciter aussi une agréable ivresse. Babel, malédiction ou chance ?

Deux jeunes filles parlant d'amour

Le catalogue fait honneur à la plupart des oeuvres rassemblées au Mucem tout en enrichissant encore l'iconographie. L'acte de traduction est un geste abstrait, dont on aurait pu croire qu'il se prêtait peu à une exposition. En réalité, il habite si fortement les cultures, aussi diverses soient-elles, que Barbara Cassin a eu du mal à choisir. «J'ai privilégié des oeuvres qui sont des témoins, des incitations à penser. Pas de simples illustrations, mais des “monstrations”: des oeuvres ou des objets qui indiquent par où passer pour penser. » Des affiches, peintures, gravures, tapisseries ou vidéos présentes dans l'exposition, on retient la force de certaines oeuvres (telle la toile du peintre congolais Chéri Samba), la grande beauté des nombreux manuscrits (comme celui des *Eléments*, d'Euclide, traduit en chinois par Matteo Ricci en 1607) ou la poésie de certaines propositions. A ce propos, un film tourné à Marseille (Marseille en V. O.) montre deux jeunes filles parlant d'amour et mêlant, avec une aisance déconcertante, leurs deux langues, le français et l'arabe. Elles semblent tisser une toile avec deux fils. En chinois, « traduire » (fanzi) évoque une soie brodée que l'on retourne.

Un dispositif interactif de cartographie vient rappeler que la traduction est aussi une affaire de circulation à l'échelle du monde. Sur l'écran, on peut visualiser le trajet de certaines oeuvres à mesure qu'elles entrent en langues étrangères. On suit ainsi du doigt l'itinéraire de Tintin ou celui du Capital, de Marx (1867)

– lequel arrive en Corée par Moscou mais au Japon par l'Allemagne.

Mais qui dit trajet pourrait laisser croire que la traduction n'est qu'un simple passage. On sait qu'il n'en est rien. Le fameux « génie des langues », cette forme de singularité jalouse, rend chimérique tout projet d'équivalence parfaite: sonorités, équivoques, idiotismes, on ne pourra jamais tout retrouver. La traduction bute sur le corps de la langue, qui soude les locuteurs et qui les soude «trop souvent

en identités closes », regrette Barbara Cassin dans le texte du catalogue. Et si l'on faisait l'hypothèse que la langue des signes échappe à ce nationalisme-là ? C'est la découverte que l'on doit à un petit film fascinant, *Signer en langues*, conçu par Emmanuelle Laborit: la langue des signes n'est pas universelle. Il existe des langues des signes comme il y a des langues naturelles. Ainsi la notion de « culture » en langue des signes française est un geste qui part de la tête; en japonais, ce sont deux mains qui s'emboîtent. Dans ce cas, la traduction est-elle plus simple? Ou doit-elle, aussi, se penser en termes de perte ?

Art du décalage

Car c'est souvent cette notion de déperdition qui vient à l'esprit : entre l'original et le traduit, il y aurait une inéluctable fuite dans le flux du sens... Sur ce sujet, l'exposition propose une autre lecture, qui est celle que Barbara Cassin défend et qu'elle a mise en oeuvre avec son Vocabulaire européen des philosophies. Dictionnaire des intraduisibles (Seuil/Le Robert, 2004). Ce vaste projet, entreprise collective sur laquelle elle revient dans *Eloge de la traduction*, repose sur une conviction :

il faut aller contre la « tendance à sacraliser l'Intraduisible ». Il faut, précise-t-elle, « comprendre que les différentes langues produisent des mondes différents dont elles sont les causes et les effets; et faire communiquer ces mondes en inquiétant

les langues l'une par l'autre ». Les intraduisibles sont l'examen, l'exploration de cet « entre » deux langues qui rend la traduction « nécessaire et impraticable ».

Il fallait donc finir l'exposition en montrant cet espace mental que les artistes ont plusieurs fois figuré. Magritte, bien sûr, avec son art du décalage, mais aussi l'artiste suisse Markus Raetz, dont la sculpture *Métamorphoses* (1991), qui figure un homme à chapeau ou un lapin selon la place où se tient le visiteur, manifeste l'importance de l'engagement dans cet espace à multiples sens. Enfin, un très étonnant Autoportrait autre, de Johannes Gump, conclut l'exposition. Dans ce tableau du XVII^e siècle, le peintre est représenté de dos, à droite son autoportrait sur toile glisse un regard vers le spectateur, à gauche son reflet dans un miroir pose les yeux ailleurs. Et Barbara Cassin d'emprunter la formule de Borges : « Il est ici évident que c'est l'original qui est infidèle à la traduction. »

« Après Babel, traduire », au Mucem, Marseille, 2^e, jusqu'au 20 mars. Mucem.org.